

Christian
de Montella



GRAAL

3. La nef du lion

Flammarion jeunesse

GRAAL

La nef du lion

© Flammarion, 2004
© Flammarion pour la présente édition, 2023
82, rue Saint-Lazare – CS 10124 75009 Paris
ISBN : 978-2-0804-3068-7

CHRISTIAN DE MONTELLA

GRAAL

La nef du lion

Flammarion jeunesse

*Pour mon chevalier Bayard,
mes rois Arthur et Marc.
Pour Cécile, sans qui rien ne serait advenu.
Et pour mon «fan-club», David et Alban.*

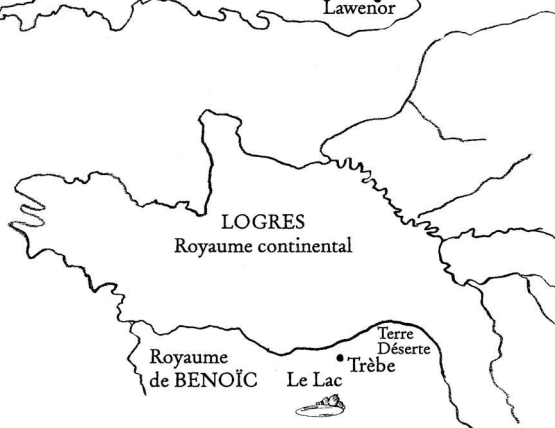
*«L'image recule comme les castels
de Morgane ; le pinceau devient de
plomb dans la main du peintre ;
tant de choses, que je voudrais
fixer par description ou définition,
se dérobent, deviennent vagues et
s'envolent en brumes...*

*Je ne me souviens plus de ce qui
suivit, si toutefois il y eut une suite
à ces paroles déchirantes et à ces
événements...»*

Jean Ray, *Malpertuis*



Nul ne sait
où se trouve
le Val sans Retour.
Et la Terre Gaste
n'apparaît jamais
au même endroit
selon les chevaliers
que le roi Pellès
accueille.



Prologue

L'AVENTURE D'AGUINGUERON

***L**e brouillard se déchira et l'île, que les vagues brisées sur les écueils annonçaient déjà de loin, lui apparut si terrifiante que, agrippé à la barre de l'esquif, Aguingueron se mit à crier d'effroi.*

Cela se passait en l'an 487. Le premier jour de janvier.

Aguingueron naviguait au nord de l'Écosse, au septentrion du monde connu. Des montagnes de glace dérivait sur sa route. Il ne dormait plus depuis des jours. Il cherchait, parmi les écueils et les déferlantes, son seigneur et son maître, Perceval le Gallois.

Quelques mois plus tôt, à l'équinoxe d'automne, Perceval, en son château de Beau Repaire où il vivait en parfaite entente avec Blancheflor qui en était la suzeraine, avait été saisi, comme cela lui arrivait chaque année à pareille époque, d'une intense mélancolie. Il y aurait bientôt dix ans que le roi

*Arthur et ses chevaliers de la Table Ronde étaient morts sur la plage de Carduel, face aux troupes félonnes commandées par Mordret. Bientôt dix ans que Perceval, alors jeune Gallois naïf et téméraire, était entré au château de Corbénic, accueilli par le roi Pellès, le Roi Pêcheur. Bientôt dix ans que, par sottise, il avait tu les Deux Questions qu'il aurait dû poser en voyant se présenter à lui la Lance qui saigne et le Graal. Bientôt dix ans aussi que le royaume de Logres était livré aux bandes de brigands et de Saxons*¹ – ancien royaume où ne résistaient plus que Camaalot*, la capitale d'Arthur que désormais Lancelot défendait, et Beau Repaire, dont Perceval et son amoureuse amie Blancheflor gardaient bravement l'indépendance.*

Cet automne-là, Perceval sembla plus triste que jamais. On le voyait arpenter les remparts, la mine sombre, marmonnant des paroles incompréhensibles. Il n'apparaissait plus aux repas. Blancheflor elle-même ne pouvait lui parler ; il l'évitait et, le soir, ne la rejoignait plus dans leur chambre. Un matin, peu avant l'aube, il sella un roncín, le harnacha pour un long voyage. Aguingueron, qu'il avait fait son sénéchal, veillait sur lui depuis toujours. Il entra dans les écuries du château et demanda à son maître :*

1. Les mots suivis d'un astérisque renvoient au lexique en fin d'ouvrage.

— *Est-ce que vous nous quittez, Monsieur ?*

— *J'ai une Quête à accomplir, répliqua Perceval.*

— *Monsieur, si vous me permettez cette remarque, vous avez Beau Repaire à défendre.*

Perceval leva sur le géant Aguingueron un regard exalté.

— *Je ne peux mieux le défendre qu'en reprenant la Quête que ma bêtise m'a empêché d'achever.*

Aguingueron comprit, ce matin-là, qu'il ne saurait retenir son seigneur et maître. Il courut réveiller Blancheflor, l'informa des intentions de Perceval, puis se précipita aux écuries où il choisit un puissant roncín. Après quoi, il partit à la poursuite du chevalier.

Perceval accepta sa présence sans pourtant jamais lui adresser un mot. Il semblait tout entier absorbé en lui-même. En quelque réflexion à laquelle sa nature simple et naïve ne l'avait pas préparé. Ils remontèrent vers le nord. Ils franchirent le Mur d'Hadrien. Ils entrèrent en Écosse. Le géant Aguingueron, depuis ce jour lointain où le très jeune Perceval l'avait vaincu et humilié sous les remparts de Beau Repaire, lui était dévoué de toute son âme. Son bras et son épée surent aider Perceval à abattre tous les ennemis et les obstacles qui se dressaient sur leur route.

Le jour du solstice d'hiver, ils avaient atteint le cap le plus septentrional de l'Écosse. Une nef aux voiles rouges, sans pilote ni équipage, attendait à quelques encablures du rivage. Sans hésiter, Perceval

sauta à bas de son cheval et s'avança dans la mer. Aguingueron eut beau l'appeler, le supplier de rebrousser chemin, Perceval ne l'écouta pas. Il grimpa à bord de la nef aux voiles rouges comme un soleil de crépuscule, qui, poussée par un vent à elle seule destiné, s'éloigna vers le large, disparaissant dans la nuit commençante.

Aguingueron dressa un bivouac près de la plage. Pendant des jours, il attendit. Dans l'angoisse. Il attendit que son seigneur, son maître aborde sur le rivage. Qu'il revienne. Mais rien de la sorte n'arriva, sinon un frêle esquif à voile noire qui, un soir, apparut près de la grève. Aguingueron, géant par le corps, était un enfant par l'esprit : il redoutait les prodiges, les sorcières et les fées ; tout événement inexplicable le terrorisait.

Mais il aimait son seigneur et son maître plus que lui-même. Il feignit d'oublier ses propres peurs et embarqua à bord de l'étrange esquif. Dans sa logique simple, l'embarcation le conduirait à Perceval – et c'était la seule chose qui comptait.

C'est ainsi qu'en ce premier jour de l'an 487, après avoir été maintes fois frôlé par de pâles montagnes de glace et de noirs récifs tourmentés, il parvint en vue d'une île dressée dans la mer comme mille éclats de pierre défiant le ciel.

Cédant à la terreur, il se recroquevilla au fond de l'esquif, certain qu'il allait sombrer.

Il n'en fut rien.

Les vents s'apaisèrent. Il régna soudain un silence extraordinaire. Aguingueron se redressa avec précaution, regarda autour de lui : l'esquif avait posé sa proue sur une plage de sable noir. Sa voile s'était abattue.

Armé d'un nouveau courage, Aguingueron sauta sur la terre ferme. Quelques pas dans le sable, et il tomba sur un homme allongé sur le sol, ou plutôt : un homme couché sur le flanc, les genoux repliés contre la poitrine, les poings serrés sur le visage. Tel un enfant dans le ventre de sa mère.

Aguingueron reconnut le profil de Perceval, son seigneur et son maître. Il l'appela par son nom. Aucune réaction. Il lui toucha l'épaule. Il lui sembla toucher de la pierre. Alors, il le prit dans ses bras, le souleva et le porta jusqu'à l'esquif. À peine l'eut-il déposé dans l'embarcation que les vents se remirent à souffler, s'engouffrant dans la voile noire.

Aguingueron fut alors saisi d'un sommeil de plomb. Il chercha à lutter. En vain. Il tomba endormi.

Lorsqu'il s'éveilla, il se trouvait sur le rivage où il avait installé son bivouac. Il n'y avait plus d'esquif sur la mer. Un soleil d'aube nordique éclairait le paysage sans le réchauffer. Perceval, à quelques pas, s'étirait, comme un homme qui a trop longtemps dormi. Aguingueron se précipita joyeusement vers lui.

— Comment vous sentez-vous, Monsieur? Vous allez mieux?

Fronçant les yeux, Perceval le dévisagea pensivement.

— Qui es-tu? demanda-t-il.

— Mais... fit Aguingueron, décontenancé. C'est moi, Monsieur! Votre sénéchal...

Perceval sourit.

— Sénéchal?... C'est ton nom?...

— Je m'appelle Aguingueron. Rappelez-vous, je...

— Aguingueron? Quel drôle de nom!

Perceval éclata de rire. Puis il se redressa, regarda autour de lui comme s'il découvrait l'existence du monde. Un rayon du soleil levant éclaira tout à coup une large flaque d'eau de pluie dans un creux de rocher. Perceval, apparemment charmé par ce spectacle, se pencha sur la flaque.

Il vit son propre visage s'y refléter. Reflet qu'il considéra pendant un moment, avant de demander à Aguingueron – ou à lui-même :

— Mais, dis-moi, sénéchal : et moi, qui suis-je?

I

PÈRE ET FILS

LA MESSAGÈRE

La veille de la Pentecôte, jour où l'on fête la descente du Saint-Esprit sur les apôtres du Christ et où les rois chrétiens ont coutume de faire chevaliers les varlets* qui ont grandi à leur service, une jeune femme à cheval se dirigeait vers l'entrée de Camaalot. Elle était vêtue et voilée de blanc. Personne ne pouvait voir son visage. Sa jument aussi était blanche, comme neige de janvier.

Lorsqu'elle se présenta devant le pont-levis relevé, les gardes l'interpellèrent.

— Que veux-tu, étrangère ? Qui es-tu ?

— Dites à Lancelot, votre maître, que le roi Pellès m'envoie !

Aucun des hommes en faction sur les remparts n'avait jamais entendu ce nom. Depuis la mort d'Arthur, il n'y avait plus de rois : seulement des chevaliers – et des ducs, des chefs de guerre saxons, des ennemis. Ils scrutèrent les parages des remparts,

essayant d'y deviner une troupe, une bande de Guerriers Roux prêts à investir Camaalot dès qu'on aurait abaissé le pont-levis. Ils ne virent rien ni personne.

— Nous ne connaissons pas de roi Pellès !

— Lancelot le connaît. Allez ! Et vite !

La jeune femme voilée de blanc avait tant d'autorité que les gardes ne posèrent plus de questions. Un sergent dévala les marches de pierre du rempart, sauta à cheval et galopa, à travers les rues dépeuplées du bourg, jusqu'au château. Il déboula en courant dans la salle*. Lancelot y était attablé, entouré de la reine Guenièvre, de son fidèle ami Galehot, et de la douzaine de jeunes gens qu'il avait choisis, formés et adoubés pour être ses chevaliers.

— Que t'arrive-t-il ? demanda Lancelot. Pourquoi es-tu si pressé ?

— Monsieur, répondit le sergent, une femme toute blanche, et son cheval aussi, sont à la porte principale. Elle veut vous rencontrer.

— Tu penses que c'est un piège ?

— Je n'ai vu personne aux alentours. Mais ce qu'elle m'a dit... est étrange...

Le sergent hésitait.

— Que t'a-t-elle dit ?

— Qu'elle était envoyée par un roi.

Il y eut une rumeur, de surprise et d'amusement, autour de la table.

— A-t-elle donné son nom, à ce... prétendu roi ?

— Oui : Pellès.

Lancelot pâlit. Guenièvre, qui se tenait à sa droite, s'en aperçut et posa sa main sur celle du chevalier. Il la retira vivement, ferma les doigts ; ses phalanges blanchirent. Il croisa le regard de Galehot, y lut la même incrédulité que la sienne, détourna les yeux.

— Que me veut-elle ?

— Je l'ignore, Monsieur. Elle a seulement dit que vous connaissiez ce roi Pellès et que vous deviez la recevoir.

Lancelot hocha lentement la tête.

— Je le connais, en effet, dit-il et, s'adressant à Galehot, il ajouta : Toi aussi, n'est-ce pas ?

Galehot haussa les épaules.

— Vous avez vécu une aventure, chevalier, dont nous pensions qu'elle n'aurait plus de suite.

— Nous nous trompions peut-être, murmura Lancelot.

*

Encadrée par deux sergents en armes, la demoiselle au voile blanc entra dans la salle où l'attendaient Lancelot, Guenièvre, Galehot et les jeunes chevaliers. Elle ne fit aucune révérence ; elle n'inclina pas même la tête. Elle s'approcha de

l'estrade où était juchée la table du banquet et se plaça face à Lancelot.

Son voile blanc dissimulait parfaitement son visage. À peine pouvait-on deviner l'éclat très vif d'un regard bleu.

— Je vous écoute, dit Lancelot.

— Je ne vous demande rien d'autre, répliqua-t-elle. Voici : prenez à l'instant votre meilleur cheval et suivez-moi. Quelqu'un vous attend, que vous devez voir aujourd'hui.

Elle parlait de la voix ferme et tranquille de qui a l'habitude d'être obéi. Lancelot plissa les yeux, comme s'il pouvait deviner son visage derrière le voile. Avant qu'il ait répondu, Guenièvre intervint :

— Vous apparaissez masquée, Demoiselle. Qu'avez-vous à cacher ?

— Masquée, je le suis comme la vérité. La vérité ne se cache que pour mieux apparaître.

— Alors, apparaissez, répliqua Guenièvre. Relevez votre voile.

— La vérité dont je parle n'est pas sous mon voile.

— Et, sous votre voile, quelle est la vérité ?

— Madame, avant de soulever mon voile, soulevez donc le vôtre. Derrière votre beau visage, que dissimulez-vous ?

Guenièvre blêmit. Ses lèvres se serrèrent, ses yeux étincelèrent de rage et de chagrin.

— Qui vous permet de me parler de la sorte ?

La jeune femme en blanc fit mine de s'incliner.

— Je ne suis qu'une messagère. Pardonnez-moi. Que sire Lancelot écoute mon message. Je ne me permettrai rien de plus.

Furieuse, Guenièvre allait répondre quand Lancelot posa la main sur la sienne. C'était un geste qu'il ne faisait jamais. La reine se tut, le cœur battant.

— Tout le monde ici, dit posément Lancelot, pense que vous me tendez un piège. Je pense, quant à moi, que ce piège serait trop grossier.

— Donc vous me suivrez ? demanda la demoiselle en blanc.

Les doigts de Guenièvre se refermèrent avec force sur ceux de Lancelot. Il dégagea sa main et répondit :

— Je suis prêt à l'aventure. Allons.

Alors qu'il se mettait debout, Guenièvre l'agrippa par le poignet.

— Vous n'allez pas suivre cette fille ?

Il mit doucement sa main dans celle de la reine, dont les ongles s'enfoncèrent dans sa peau.

— À mon retour, je vous expliquerai. Que craignez-vous, au juste ?

— De vous perdre.

Il lui effleura la joue du bout des doigts, avec une tendresse qui les étonna l'un et l'autre. Il y avait si longtemps – dix ans ! – qu'ils n'avaient échangé de si simples gestes.

— Je reviendrai, dit-il. On ne me tuera pas.
Elle baissa les yeux et murmura :
— Je le sais. Ce n'est pas ce que je crains.

*

Peu après, Lancelot quitta les remparts de Camaalot à la suite de la demoiselle en blanc et de son cheval. Il avait choisi son meilleur roncin, seulement revêtu une cotte aux couleurs de son écu, vermeil et blanc, et ne portait que son épée. Il allait tête nue. Lancelot était un homme d'instinct plus que de réflexion : il avait décidé de faire confiance à cette messagère, pressentant confusément qu'il s'engageait dans le prélude d'une aventure nouvelle.

Dix ans de combats, dix ans à soutenir de nombreux sièges, cela n'avait pas été pour lui une aventure, simplement la répétition monotone d'une situation insupportable, sans issue et sans trêve, sinon d'autres combats encore, d'autres sièges, qui se perpétueraient, pensait-il, jusqu'à la vieillesse et la mort. Chevauchant au trot à quelques pas de la demoiselle blanche, il se disait que quelque chose, de neuf enfin, allait arriver.

Depuis près de dix ans, Camaalot, qui avait été le château et la ville du roi Arthur jusqu'à sa mort, subissait les assauts des hordes de brigands et les attaques des Saxons qui avaient envahi l'ancien

royaume de Logres. Des jardins et des vergers qui avaient fait sa réputation de calme et de douceur, il ne restait rien. Camaalot vivait en ville assiégée. Si elle résistait encore, si elle perpétuait la chevalerie celte et chrétienne, c'est qu'un homme, un chevalier, après la mort d'Arthur, avait su organiser sa défense et sa survie : Lancelot, fils orphelin de Ban de Benoïc et d'Hélène, élevé par Viviane, Dame du Lac.

Dix années de guerre avaient passé depuis la mort du roi Arthur. Depuis la bataille sur le rivage de Carduel où presque tous les chevaliers de la Table Ronde étaient tombés en combattant à un contre dix les troupes saxonnes et les chevaliers félons venus, sous les ordres de Mordret, l'enfant de Morgane, à la fois fils et neveu* d'Arthur, leur tendre un piège mortel. Mortel, il l'avait été, certes, mais pour presque tous. À un contre dix, les chevaliers de la Table Ronde avaient chacun vaincu ses dix hommes. Et Arthur et Mordret, le père et le fils, s'étaient affrontés parmi les agonisants et les cadavres – et entre-tués. Seuls survivants de la bataille, Lancelot et le jeune Galehot avaient accompagné leur roi jusqu'à la barque qui l'avait conduit à l'île d'Avalon, où se retrouvent les morts¹.

Fidèle au serment qu'il avait fait au roi mourant, Lancelot était rentré à Camaalot prendre soin de

1. Voir *La neige et le sang*.

Guenièvre, la reine. C'était une reine doublement veuve qu'il y avait retrouvée. Veuve d'Arthur, d'abord ; veuve aussi de l'amour interdit qu'elle avait éprouvé pour Lancelot. Désormais, ils demeureraient côte à côte, à Camaalot, Lancelot et elle, mais cet amour, auquel ils n'avaient pas droit du vivant d'Arthur, leur devenait impossible après sa mort. Ils auraient pu – leur amour était si fort – tromper un mari et un roi ; seules les manigances de Morgane puis l'intervention de Merlin le Magicien les en avaient empêchés. Mais tromper un mort, il n'en était pas question. Du moins, pour Lancelot.

L'épreuve, pour lui, était atroce : demeurer chaque jour auprès de la seule femme qu'il eût jamais aimée et s'interdire le moindre geste, le moindre mot, le moindre regard de tendresse ou de désir. Peut-être, dans ce malheur intime, avait-il puisé la force et l'activité extraordinaires qui lui avaient permis de repousser tous les assauts ennemis, Saxons ou bandes barbares, d'organiser dans l'étroit espace du château et de la ville de Camaalot un nouveau royaume de Logres, un lieu imprenable et sacré. Il donnait des ordres, il se battait à la tête de ses maigres troupes, il cherchait, parmi les enfants des serfs, ceux qui posséderaient la force et le courage de devenir chevaliers, il les formait, durement, et les adoubaient quand ils l'avaient mérité. Du réveil au coucher, il n'agissait que dans un seul but : instaurer

une nouvelle chevalerie qui, un jour, serait assez puissante pour vaincre et repousser les envahisseurs saxons et les hordes sans foi ni loi pillant les terres de l'ancien royaume de Logres.

Mais Guenièvre, durant ces dix années, n'avait pu, comme Lancelot, oublier, dans la violence des combats et dans le rêve d'organiser un nouveau royaume idéal, le désir et l'amour qu'elle éprouvait pour lui. Elle était la Reine Veuve. On lui témoignait de grands égards. Et, bien qu'elle eût l'incroyable chance de ne pas paraître vieillir – peut-être parce que Merlin, le Magicien, le « fils du Diable », avant son baptême, avait posé la main sur sa fontanelle –, on la traitait avec la distance respectueuse qui est due aux vieilles femmes qui ont perdu leur époux, donc leur soutien et leur raison d'être.

Guenièvre, pourtant, savait que sa jeunesse perpétuelle n'était pas seulement celle du visage et du corps, mais aussi celle du cœur et de l'esprit. Guenièvre avait besoin d'aimer et d'être aimée. Et par un seul être : Lancelot. Ce Lancelot qui ne cessait de donner des ordres, de monter à cheval, d'aller se battre contre les Guerriers Roux – ce Lancelot qui ne savait que s'agiter à toute force, ou dormir comme une souche, entre deux agitations.

En dix ans, elle n'avait pu le voir plus de quelques instants seule à seul. Il s'arrangeait toujours pour que plusieurs de ses chevaliers soient présents à

leurs entretiens, ou bien, si elle parvenait à le surprendre sans compagnie, il réglait la conversation en quelques mots et s'éclipsait. « S'enfuyait », pensait-elle. Depuis dix ans, combien de fois avait-elle pleuré, réfugiée – *seule, seule, seule* – dans sa chambre ?

Pourquoi, se demandait-elle depuis dix longues années, *pourquoi* n'ai-je pas appris à cesser de l'aimer ? Ce serait tellement plus simple.

L'ENFANT

Sans échanger un mot, Lancelot et la messagère blanche traversèrent une forêt qui sentait l'été, descendirent le long d'un vallon dont les prés étaient déjà parsemés de coquelicots. Alors que le crépuscule approchait, ils franchirent une petite colline. Sur le flanc sud, Lancelot vit les murs d'enceinte et les bâtiments de pierre grège d'un couvent.

— Je croyais cet endroit depuis longtemps détruit et incendié par les Saxons.

La demoiselle en blanc ne répondit pas. Elle fit aller son cheval en un bref galop qui la conduisit à la porte de l'enceinte. Éperonnant son roncín, Lancelot la rejoignit. La porte s'ouvrit aussitôt. Tandis que la demoiselle s'éloignait rapidement vers l'écurie, un serviteur s'approcha de la monture du chevalier et la saisit par la bride.

— Bienvenue, bienvenue ! On vous attend !

Lancelot regarda la demoiselle disparaître dans l'écurie, à la fois agacé et inquiet qu'elle le livre ainsi à lui-même. Le domestique, vieil homme trapu, maintenait les rênes de son cheval avec une force inattendue.

— Laissez-moi votre roncin, sire Lancelot. Je m'en occupe. La nuit tombe, je dois refermer la porte. La vie n'est pas sûre, de nos jours...

Après une hésitation – comment ce serviteur connaissait-il son nom? –, le chevalier descendit de son roncin. Puisqu'il était venu là par goût de l'aventure, il fallait aller jusqu'au bout. Savoir pourquoi on l'attendait et ce qu'on attendait de lui.

À peine eut-il fait quelques pas dans l'allée de chênes qui conduisait à l'entrée du couvent, que trois autres domestiques apparurent il ne sut d'où, l'entourèrent, lui couvrirent les épaules d'un léger mantel de soie blanche et l'escortèrent. Malgré la chaleur de cet été précoce et la protection de ce vêtement d'accueil, il frissonna.

Le soleil se couchait, jetant sur la façade du bâtiment une lumière oblique et rouge.

À l'intérieur, il dut franchir plusieurs grilles que déverrouillait au fur et à mesure une petite nonne bossue dont, sous la coiffe, il ne distinguait pas le visage. Elle trottinait à son côté, son trousseau d'énormes clés cliquetant dans sa main minuscule.